

Charles Dickens, John
Forster



*L'embranchement
de Mugby*

Charles Dickens, John Forster

L'embranchement de Mugby



Publié par Good Press, 2022

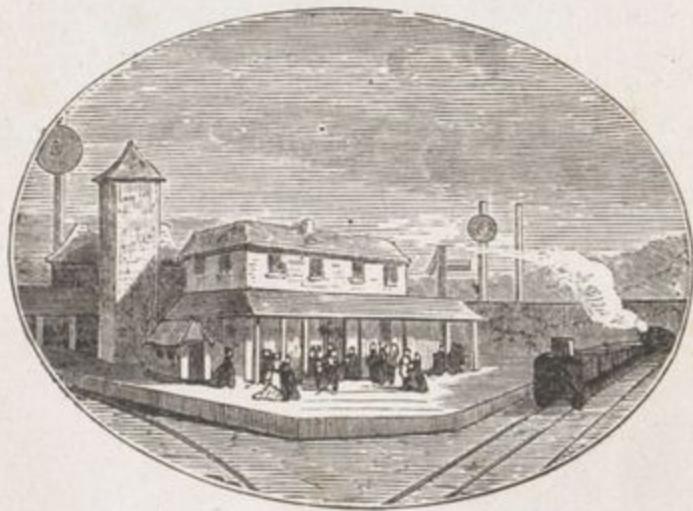
goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066317713

TABLE DES MATIÈRES

- [I](#)
- [II](#)
- [III](#)
- [IV](#)

L'EMBRANCHEMENT
DE MUGBY
PAR
CHARLES DICKENS
PRÉCÉDÉ DE
SON HISTOIRE, D'APRÈS JOHN FORSTER
TRADUITE PAR TH. BENTZON



PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE
EDUCATION ET RÉCRÉATION
J. HETZEL ET CIE, 18, RUE JACOB
PARIS

Droits de reproduction et de traduction réservés

De tous les romanciers anglais contemporains, Charles Dickens est le plus fécond et le plus populaire. Il naquit le 7 février 1812. Son père, employé aux bureaux de la marine, résidait alors à Portsmouth. La trace des premières impressions de son enfance était restée très vive chez l'illustre écrivain. De même que Walter Scott se rappelait les étranges remèdes appliqués, lorsqu'il avait trois ans, à sa jambe malade, et comment on l'emmaillottait, par exemple, dans une peau de mouton toute chaude, de même Charles Dickens parlait volontiers du petit jardin où il avait fait ses premiers pas, sous les yeux de sa bonne qui le surveillait à travers un soupirail de cuisine, de ses goûters en compagnie d'une petite sœur aînée, du jour où il avait vu, pour la première fois, des soldats faire l'exercice, spectacle qui paraissait l'avoir singulièrement frappé. Il racontait aussi comment, en 1814, il était venu à Londres avec ses parents par la neige. De Londres, M. Dickens avait été envoyé à l'arsenal de Chatham. «C'est là, disait plus tard Charles, que quelqu'un — (je me suis souvent demandé qui elle était et quel chemin elle avait pris après sa mort), — me chantait doucement l'hymne du soir, et je pleurais sur l'oreiller, soit de remords d'avoir donné un coup de pied à celui-ci, soit de chagrin d'avoir été taquiné par celui-là durant le jour.»

La maison qu'habitaient les Dickens était blanchie à la chaux, avec un jardinet devant et derrière; elle n'offrait rien que de très-modeste; mais, à peu de distance, sur la grande route, se dressait dans un site charmant une belle demeure, Gadshil place, que le petit Charles se promit à première vue d'acheter quand il serait un homme. Ce rêve, qui devait se

réaliser, remplit son enfance; il a écrit depuis avec son originalité habituelle une vision qui lui vint de cette enfance bizarre et méditative:

«J'étais à moitié chemin entre Gravesure et Rochester; le fleuve, s'élargissant à vue d'œil, portait vers la mer des navires aux voiles blanches ou tout noirs de fumée, quand je remarquai au bord de la route un singulier petit garçon:

«Holà ! lui. criai-je, d'où donc es-tu?

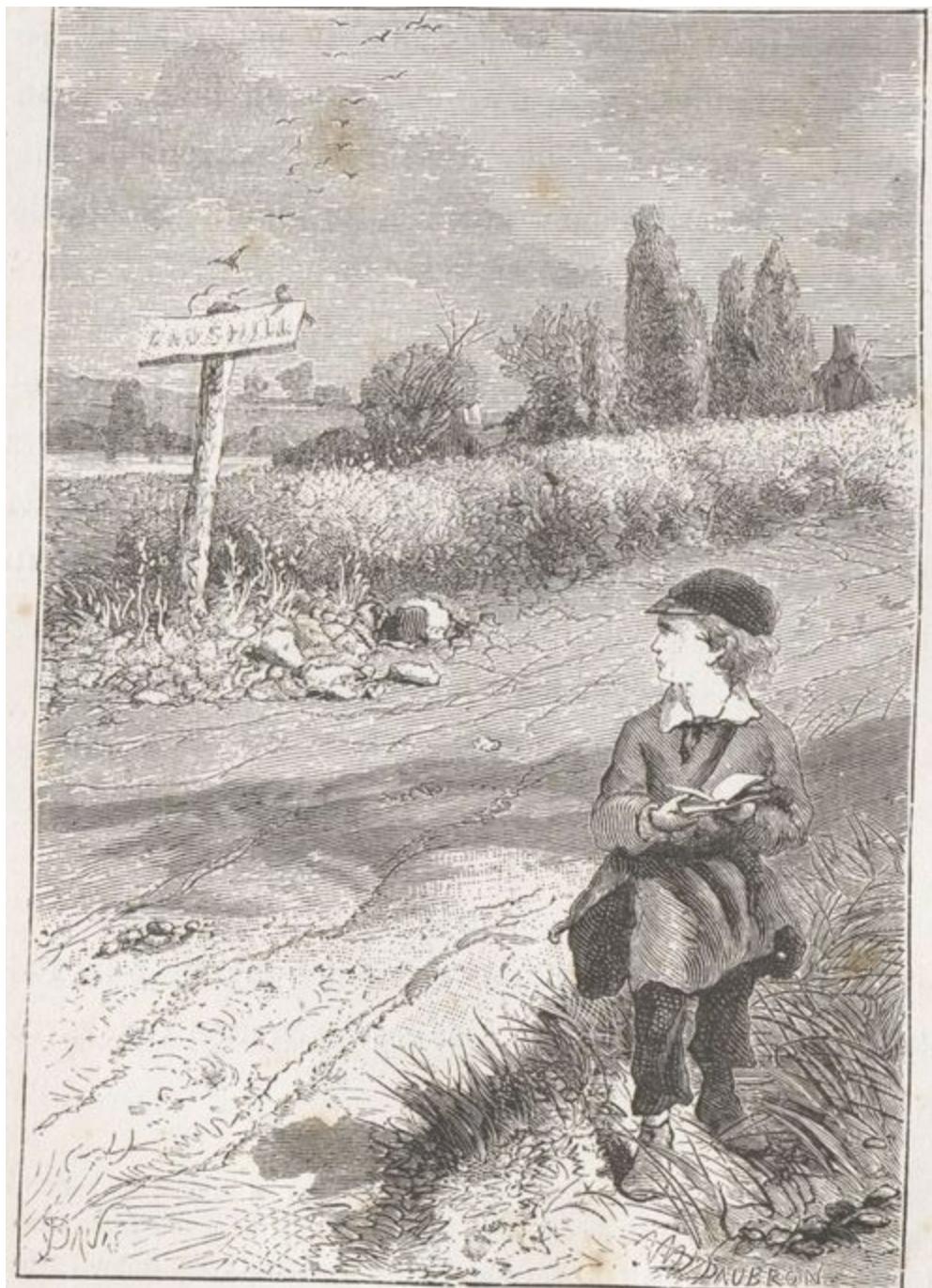
— De Chatham, répondit-il.

— Et que fais-tu ici?

— Je m'en vais à l'école.

«Je le rejoignis et nous marchâmes ensemble. Bientôt le petit garçon reprit: «Nous arrivons à la colline où Falstaff se rendit pour détrousser ces voyageurs, vous savez? et se sauva.

JE REMARQUAI AU BORD DE LA ROUTE UN SINGULIER PETIT GARÇON.



— Tu connais ton Falstaff?

Très-bien, répondit le petit bonhomme. Je suis vieux, j'ai neuf ans, je lis toute sorte de livres; mais arrêtons-nous, s'il vous plaît, au sommet de la colline, et regardez la maison qui est là.

— Tu la trouves à ton goût? demandai-je?

— Dieu vous bénisse, monsieur! Je n'avais pas la moitié de l'âge que j'ai, que c'était déjà une fête pour moi d'être amené ici devant elle. Et aujourd'hui que j'ai neuf ans, je viens tout seul la regarder. Mon père, me voyant l'aimer si fort, m'a toujours dit: «Si tu as de la persévérance et que tu travailles dur, tu pourras peut-être, un jour à venir, y demeurer. Quoique ce soit impossible!» ajouta le petit garçon avec un soupir étouffé, mais en ouvrant les yeux de plus belle pour embrasser sa chère maison.

«Je fus assez surpris de ce que me conta là le singulier petit garçon, car il se trouve que cette maison est la mienne, et j'ai lieu de croire qu'il a dit la vérité.»

Le singulier petit garçon n'était autre que lui-même, vous l'avez deviné ; il était en effet très chétif et souffreteux, sujet à des spasmes qui lui interdisaient tout exercice violent. Il n'excella jamais dans les jeux de force et d'adresse prisés si haut par ses compatriotes, mais il avait grand plaisir à regarder les autres enfants s'amuser de la sorte. Cet état maladif se trouva pour lui un avantage inestimable, car il lui dut le goût passionné de la lecture, son unique distraction. Il s'y livrait sans que personne prît grand soin de le diriger, ses parents, chargés de famille, ne pouvant guère s'occuper de lui. Cependant, sa mère lui enseigna les premiers rudiments de l'anglais et du latin; elle lui donnait régulièrement une leçon tous les jours. Ensuite il fréquenta une école mixte pour les garçons et pour les filles avec sa sœur Fanny. Devenu grand, il voulut revoir cette école, mais, depuis des siècles, lui dit-on, elle était démolie. Une nouvelle rue passait sur ses ruines. Charles ne retrouva

pas moins en imagination la boutique du teinturier, située au-dessous de l'escalier, où il était tombé si souvent, le décrottoir dans lequel il se prenait la jambe assez ordinairement, en s'efforçant de nettoyer son petit soulier. «La maîtresse du lieu, disait-il, ne tient aucune place dans mes souvenirs, mais certain roquet, gonflé de graisse et couché sur l'éternel paillasson dans un long couloir étroit, triomphe du temps, en revanche. L'aboiement de cette bête hargneuse, sa manière d'attaquer nos mollets sans défense, le rictus affreux de son museau noir toujours mouillé, entr'ouvert sur des dents blanches, l'insolence de sa queue retroussée en croc comme un panache, tout cela vit encore pour moi. Il devait être d'origine française, son nom étant Fidèle, et appartenait à quelque habitante d'une petite chambre sur le derrière, mystérieuse personne dont l'existence nous paraissait se résumer à ceci: renifler et porter un chapeau de castor marron.»



Charles reconnut plus tard que la grande rue de Rochester n'était guère qu'une ruelle; mais il la croyait alors, par suite de cette disposition qu'ont tous les enfants à exagérer ce qu'ils voient, large comme un boulevard de capitale. Il s'aperçut aussi que l'horloge publique, qu'il avait supposée la plus grosse du monde, n'était qu'un petit cadran effacé, à sonnerie éteinte; que l'hôtel de ville, qui lui représentait jadis le palais d'Aladin, se bornait à un misérable monceau de briques et de plâtre. «Hélas! s'écria-t-il, en faisant cette découverte, de quel droit en voudrais-je à la ville d'être changée pour moi, quand je lui reviens si différent de moi-même? Toutes mes premières lectures, mes premières chimères datent de ce lieu; je suis parti croyant à toutes, je n'en rapporte que les lambeaux; peut-être est-ce de la sagesse, mais nous n'en valons pas mieux.»

Charles Dickens n'écrivit jamais rien qu'il n'eût éprouvé ou vu de près; on retrouve une grande partie de son enfance dans celle de David Copperfield. Comme le héros de ce récit charmant, il consacrait tous ses moments perdus à fouiller la bibliothèque de son père, une bibliothèque peu considérable, mais choisie; il liait intime connaissance avec Robinson, Tom Jones, don Quichotte, le Vicaire de Wakefield et certains personnages des Mille et une nuits. L'exemple de ces héros le consolait de maint ennui; il s'efforçait de les imiter, il voyageait avec eux dans des régions inexplorées. On le vit errer à l'aventure, armé d'un vieil embauchoir de bottes, avec lequel il était résolu à vendre chèrement sa vie en cas d'attaque des sauvages. Les soirs d'été, tandis que les autres garçons jouaient dehors, Charles lisait, assis sur son lit. Chaque grange du voisinage, chaque pierre de l'église, chaque tombe du cimetière s'associait dans son esprit à quelque incident de ses livres de prédilection. Après avoir tant lu, il finit par prendre lui-même la plume. Une tragédie, intitulée Misnar, sultan de l'Inde, et tirée des Contes des génies, le rendit célèbre dans le cercle enfantin qui déjà l'estimait pour des talents tout particuliers. Personne ne racontait une histoire comme lui, ne chantait mieux une chanson comique. On le faisait monter sur la table pour l'entendre. Sa voix n'avait rien que d'aigre et de perçant; il s'en moquait par la suite et regrettait d'avoir mis les oreilles des grandes personnes de son entourage à pareille épreuve. Un cousin éloigné, beaucoup plus âgé que lui et qui aimait follement le théâtre, le poussait, au temps dont nous parlons, à se donner ainsi en spectacle. Ce cousin, du nom de James Lamert, était fils d'un chirurgien